

D'autres, enfin, n'ont éprouvé que des pertes beaucoup moindres. Plus les tubes sont anciens, plus ils deviennent ordinairement perméables à l'eau. Au reste, cet inconvénient est le moindre de tous, puisqu'il suffit d'ajouter un peu d'eau dans les tubes lorsqu'elle vient à diminuer. Seulement il faut avoir soin que l'eau ajoutée soit du même poids spécifique que celle renfermée dans le tube de caoutchouc.

Telles sont les observations dont j'ai cru devoir accompagner la description de mon niveau d'eau, parce qu'elles m'ont paru propres à en faciliter l'usage, et parce qu'on y remarquera peut-être quelques faits nouveaux ou peu connus.

LES TROYENS

EN ANGLETERRE,

Par M. Alexandre BÜCHNER,

Membre titulaire de l'Académie.

MESSIEURS,

En lisant les vieux poètes de l'Angleterre, avant ou après Chaucer on rencontre souvent une de ces singulières traditions fabuleuses qui sont si fréquentes au moyen-âge et qui possédaient alors un crédit universel, bien que toute base historique leur fit défaut.

La tradition dont nous allons parler, c'est l'hypothèse que les premiers habitants civilisés de la Grande-Bretagne étaient des descendants des Troyens, et particulièrement d'Énée et de ses compagnons.

La source locale de ce mythe est bien connue; elle se trouve dans les légendes conservées chez les populations celtiques de la Bretagne, depuis des temps immémoriaux, comme les beaux travaux de M. de La Villemarqué sur les Celtes, et la découverte des *Mabinogion* (1) l'ont prouvé. Affirmer ou nier

(1) Pluriel du mot celtique *Mabinogi*, qui signifie probablement un récit pour la jeunesse. Il en existe deux recueils écrits, l'un du

qu'elles fussent connues en France avant le XII^e siècle, est également difficile; cependant le développement excessivement rapide que le cycle épique dit *breton* rencontra chez les trouvères, semble favoriser la première hypothèse.

En Angleterre, on en eut connaissance depuis le commencement du XII^e siècle. A cette époque, un ecclésiastique anglais, Gauthier, archidiacre d'Oxford, fit un voyage dans la Bretagne armoricaine. Il prit intérêt aux traditions populaires qu'il y rencontra, et rapporta en Angleterre plusieurs manuscrits en langue celtique, dont le contenu ne nous est connu qu'indirectement par la Chronique latine dans laquelle Geoffroy Arthur, archidiacre de Monmouth, réunit, vers 1140, les matériaux trouvés par Gauthier. Ce fut à ce dernier ouvrage que s'inspira le trouvère normand, maître Wace, qui le traduisit en français, le mit en vers et l'amplifia considérablement dans son *Brut d'Angleterre* (1).

Les faits les plus saillants, racontés par les auteurs que je viens de nommer, sont l'arrivée et l'établissement d'Énée en Italie, la naissance de son petit-

XIII^e, l'autre du XIV^e siècle. Ce dernier a été traduit en anglais par lady Guest; Londres, 1837-49.

Parmi les travaux de M. de La Villemarqué, nous citerons : *Contes populaires des anciens Bretons*, 1842; *Bardes bretons du VI^e siècle*, 1850; *Les romans de la Table-Ronde et les contes des anciens Bretons*, 1859; *La Légende bretonne*, 1859.

(1) Ce poème important, qui contient en germe une grande partie des sujets de la poésie chevaleresque de la France et de l'Allemagne au moyen-âge, a été édité, commenté et annoté avec le plus grand soin par M. Leroux de Liney (2 vol. Rouen, 1836, 1837, 1838).

filz Brutus, les expéditions de celui-ci en Grèce, en Afrique, en Espagne et en Bretagne, son arrivée dans l'île qui lui devra son nom de Britannia (1), ses luttes contre les géants autochthones et notamment le combat victorieux du Troyen Corinèus (2) contre le monstrueux Géomagot; — enfin la fondation d'une nouvelle Troie sur les bords de la Tamise (3).

(1) Wace, vers 1207 — 12 :

La terre avoit nom d'Albion,
Mais Brutus li canga son nom,
De son nom Bruto nom li mist
Et Bretagne son nom li fist.
Les Troyens, ses compaignons,
Apela de Bruto Bretons.

(2) Wace, vers 1213 — 18 :

Corineus a sa partie,
De la terre à son oes saisie;
Cele partie a apelée
De Corinéo Corinéc;
Puis ne sai par quel controvaille
Fu apelée Cornuaille.

Voici ce que Geoffroy de Monmouth dit à ce sujet :

« At Corineus porcionem regni quæ parti sua cesserat ab appellacione et sui nominis Corinciam vocat....; maluit regionem illam quæ nunc *Cornu Britannia* vel per corruptionem prædicti nominis *Cornubia* appellatur. »

(3) *Trinovant*, chez Wace; *Troynovant*, chez les vieux poètes anglais; ce sont deux corruptions des formes *Troja nova* et *Trinovantum* qui se trouvent dans la Chronique latine.

Le changement du nom de la capitale en *London* est attribué au roi Lud, peu antérieur à César, et qui fut enterré dans cette ville qui avait été son séjour de prédilection. Les formes intermédiaires sont : *Ludsgate*, *Ludoïn*, *Loudoyns*, *Londe*. V. Wace, vers 1260—75; 3816—34.

Après Brutus vient, dans une descendance plus ou moins directe, une longue série de rois glorieux et célébrés depuis par les poètes anglais. Nous n'en indiquons ici que quelques-uns des plus importants : Locrine, un des fils de Brutus ; Hudibras, contemporain de Salomon ; Lear et Gorboduc, héros de Shakspeare et de Sackville ; Lucius, premier prince chrétien, et enfin le grand Arthur.

C'est ce dernier qui, depuis, est devenu, pour ainsi dire, la pierre angulaire de l'épopée chevaleresque et chrétienne. Déjà Wace lui attribue la fondation de la *Table-Ronde* (1), dont la chronique de Geoffroy de Monmouth ne fait pas encore mention. Peu de temps après, les trouvères français combinent ce mythe avec celui du *Saint-Graal*, d'origine probablement arabe (2), qui se répandait en même temps.

Ces bases jetées, le cycle breton eut une extension rapide en France et en Allemagne. La domination universelle du roi Arthur, la gloire de sa Table-

(1) Wace, vers 994-10,031 :

Par les nobles barons qu'il ot
Dont cascuns mieudre estre quidot ;
Cascuns s'en tenoit al millor,
No nus n'en savoit le pior,
Fit Arius la Roonde Table
Dont Breton dient mainte fable ; etc.

(2) Telle est l'opinion répandue en Allemagne. MM. de La Villemarqué et Renan pensent plutôt que le fond de cette légende appartient à la Bretagne celtique ; les idées chrétiennes, survenues plus tard, lui auraient donné la forme dans laquelle elle paraît chez les trouvères.

Ronde, les sortilèges de Merlin, les exploits des chevaliers du Saint-Graal, tels que Perceval, les amours de Genièvre et de Lancelot, de Tristan et d'Iscult, devinrent le bien commun des poètes qui rêvaient pour l'avenir la fondation d'un état unique, basé sur le christianisme et sur la chevalerie.

Nées chez une race vaincue et parties d'un des coins les plus inaccessibles de l'Europe d'alors, comment les fables bretonnes ont-elles pu avoir le succès que nous venons de signaler ?

Nous laissons de côté l'hypothèse d'après laquelle le mythe de la guerre de Troie ne serait que l'expression et le souvenir, plus ou moins transformé, d'une antique lutte entre les races aryenne et sémitique, pour se disputer la domination en Asie-Mineure et sur les bords orientaux de la Méditerranée (1). Ce qu'il y a de plus remarquable dans notre sujet, c'est qu'au moyen-âge plus d'une nation naissante rapprocha son origine de l'existence glorieuse des

(1) Benfey, *Les Sémites à Iliou*. — Quant à une interprétation allégorique des poèmes d'Homère, cette idée remonte à l'antiquité elle-même.

Chez les modernes, au XVII^e siècle, cette manière de considérer l'*Illiade* et l'*Odyssée* était aussi fort à la mode. Un Hollandais, Graevius, voyait dans l'*Odyssée* l'histoire des Israélites sous les patriarches, et dans l'*Illiade* la prise de Jéricho.

Voici ce que M. Egger dit de M^{me} Dacier :

« Son commentaire abonde en réflexions sur la moralité des fictions du poète, que, selon un vieux préjugé, elle interprète encore par l'allégorie ; en remarques admiratives sur la science profonde qu'il possédait ; en rapprochements plus ou moins hasardés avec l'Écriture sainte. » Il est difficile, dit Rigaut, après avoir lu cette préface, de ne pas voir dans Homère l'élève du roi Salomon.

Troyens, et chercha un titre pour se dire parente des Romains.

Déjà les chroniqueurs des Francs les rattachaient eux-mêmes aux Troyens (1), et les poèmes allemands du moyen-âge répandent cette tradition, notamment le *Aunolied*, chant composé en l'honneur d'un archevêque de Cologne mort en 1075. Dès lors, le souvenir et l'éloge des Troyens reparaissent souvent chez les poètes allemands du moyen-âge. Dans le poème que nous venons de citer, les habitants des bords du *Xanten*, affluent du Rhin, ont voulu, par ce nom, rappeler le souvenir du *Xante*, rivière voisine du Scamandre. Dans d'autres poèmes on raconte que l'empereur Constantin, avant de choisir Byzance pour sa résidence, avait songé à rendre sa première importance à la ville de Troie qui, sur certaines cartes géographiques du moyen-âge, figurait comme une des quatre capitales du monde, à côté de Rome, de Babylone et de Jérusalem. Le mythe troyen pénétra jusque dans la partie la plus nationale et la plus populaire de la poésie épique de l'Allemagne, dans le cycle des *Nibelungen*. Le meurtrier de Sigefroi, Hagen, cette figure héroïque qui projette son ombre sinistre sur toute cette partie des mythes scandinaves et germaniques, possède un château du nom de *Tronje* et passe pour être un descendant de Priam (2). Bientôt

(1) K. L. Roth, *Die Trojanersage der Franken*. Braun, *Die Trojaner am Rhein*.

(2) Son nom même est rapproché de celui d'Hector. En effet, la forme la plus ancienne de ce nom, tel qu'il apparaît dans les *Edda*, est Hoegni, qui est le frère et non pas, comme dans les *Nibelungen*, le vassal du roi Gunther ou Gunnar.

les poètes allemands se mirent à traiter exprès ces sujets. Herbolt de Fritzlar traduisit la *Destruction de Troie*, de Benoît de Sainte-Maure, et cette traduction forme la base de l'*Énéide* de Henri de Veldoke. Dans ces trois poèmes, les coutumes chevaleresques et les fables merveilleuses, venues de l'Orient, se confondent de la façon la plus étrange avec le sujet antique (1).

D'un autre côté, Chrestien de Troie et son Chevalier au Lion furent le point de départ de Wolfram d'Eschenbach, de Gottfried de Strasbourg et des autres poètes allemands qui prenaient leurs sujets dans le cycle broton. Aujourd'hui encore, ce trouvère français est l'objet du plus grand intérêt pour toute une classe d'érudits d'outre Rhin.

A cette époque, la fable troyenne est partout. En Italie, la maison de Frangipani se vantait encore, au XIII^e siècle, de son origine troyenne. D'après la Chro-

(1) Les exemples de ce réalisme, qui transporte en pleine antiquité les usages du moyen-âge, sont très-curieux. Chez Benoît, Turnus est un marquis; la bannière d'Énée flotte sur le château de Montalban, attaqué par un connétable; les murs de Carthage se trouvent couverts d'une substance magnétique qui ferait prisonniers les guerriers ennemis, attirés par leurs armures, etc. D'après Veldeke, cette ville a cent portes. L'épée forgée par Vulcain, il la compare aux armes célèbres dont l'éloge paraît partout dans la poésie du moyen-âge. Il y a, à Berlin, un manuscrit illustré de son poème. Les personnages y paraissent dans le costume de la fin du XII^e siècle; le casque de Camille est orné d'une cassette bien fermée, symbole de sa chasteté; la maison de la Sibylle a des colonnes dont les chapiteaux portent des têtes d'animaux fantastiques, propres à l'architecture du moyen-âge; Énée joue aux échecs, etc. Le poème de Benoît fut aussi traduit par le Hollandais Maerlant, vers 1250.

nique de Geoffroy de Monmouth, la ville de Tours devrait son nom à un neveu de Brutus, Turnus, mort dans une expédition que ces héros auraient entreprise contre l'Aquitaine, après leur débarquement en Bretagne. On voit même les peuples les plus éloignés, et jusqu'aux Turcs, adopter des fables pareilles. Voici, à ce sujet, un curieux passage de Montaigne (II, 36) :

« Qui ne cognoist Hector et Achilles? Non seulement aucunes races particulières, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumed, Second de ce nom, Empereur des Turcs, escrivant à notre Pape Pie Second : « Je m'estonne, dit-il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens : et que j'ay comme eux interest de vanger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy (1). »

La cause de cette popularité extrême des Troyens au moyen-âge se trouve, au moins en grande partie, dans l'autorité dont Virgile jouissait alors. Produite au moment où les armes romaines ne rencontraient

(1) Voici ce qu'un historien du XVII^e siècle, André du Chesne, historiographe de France, dit à ce sujet dans son *Histoire d'Angleterre, d'Escosse et d'Irlande* (Paris, 1686) :

« Au demeurant, quant au troyen Brutus que les Bretons défendent avec tant d'obstination, c'est vrayement grand merveille que chaque Nation, presque d'un commun consentement, s'est estimée fort honorée de tirer son ancien estoc de la Destruction de Troyc. En cette manière les Romains ont fait estat d'un Énée pour leur premier parent et auteur, les Francs d'un Francus (*) ou Francion, les Turcs d'un Turcus, les habitants de la mer Adriatique d'un Anténor, et ceux de la Grande-Bretagne d'un Brutus. »

(*) Rousard, *La Franciade*.

plus de résistance sérieuse, l'*Enéide* avait d'abord semblé, aux yeux des vaincus, justifier la supériorité des Romains, issus de cette race troyenne, la plus noble de l'univers; et plus tard, lorsque les nations jeunes furent établies sur les ruines de l'Empire, elles voulurent paraître moins avoir vaincu les maîtres du monde que leur avoir succédé. Leurs princes se disaient volontiers les héritiers de César, dont le nom, légèrement corrompu, désigne encore aujourd'hui le pouvoir suprême sous le nom de *kaiser* (1) en allemand, de *caesar* en russe. Les poètes célébraient volontiers les exploits des Romains; ils représentaient de préférence les Germains comme les alliés les plus dévoués du conquérant de la Gaule.

Une fois entré dans cette voie, on ne s'arrêta plus qu'à la fin, c'est-à-dire à l'origine fabuleuse de la grande capitale, et Virgile, qui avait si bien arrangé et mis d'accord toutes les traditions qui pouvaient s'y rapporter, acquit pour les auteurs de chroniques ou de légendes au moyen-âge, une autorité pareille à celle qu'Aristote exerçait sur ceux qui s'occupaient de philosophie ou d'histoire naturelle. Les papes avaient trouvé leur titre à la domination spirituelle dans les Évangiles : ce fut dans l'*Enéide* que les empereurs trouvèrent l'origine de leur règne sur la

(1) Des témoignages frappants de l'autorité que le nom de César exerçait sur les Germains se trouvent dans un poème légendaire allemand, du commencement du XII^e siècle, intitulé : *Kaiserehronik*. L'idée fondamentale de ce poème, d'ailleurs plein d'erreurs historiques, est que les empereurs germaniques ne sont que les successeurs légitimes des empereurs romains. Parmi ces derniers, Targuin-le-Superbe paraît après Néron. Le reste est à l'avenant.

terre. Dès lors, Virgile obtint, au point de vue politique, l'importance qu'il avait déjà dans l'enseignement de la grammaire (1). En même temps, il passait pour posséder tous les secrets des sciences occultes. De son côté, l'Église, loin de s'effrayer de cette réputation de sorcier, ou de repousser le poète de Mantoue comme l'auteur de fables païennes, se plut, au contraire, à lui prêter les qualités d'un prophète et d'un saint, digne d'une inspiration divine qui lui fit pressentir et prédire la naissance du Christ. Ainsi Virgile put devenir le guide qui introduit le plus chrétien des poètes dans les mystères les plus profonds de la foi nouvelle (2).

Lorsqu'on compare tous ces faits, on comprend facilement l'influence immense de Virgile et surtout de *l'Énéide*, sur la poésie du moyen-âge. Partout les esprits se trouvaient préparés à accueillir avec faveur toute fable qui tendait à resserrer les liens de parenté qui, à ce que l'on croyait, rattachaient les jeunes nations aux Troyens par l'intermédiaire des

(1) V. Bernhardt, *Grundriss der roemischen litteratur*, 1862, p. 355.

(2) Ce Virgile imaginaire est depuis longtemps l'objet de la prédilection des érudits français, anglais et allemands. Déjà, au siècle dernier, Warton s'en occupa dans son *Histoire de la poésie anglaise*. Dunlop traite, avec beaucoup de détails, le même sujet dans son *History of Fiction*. Parmi les publications plus récentes, nous ne mentionnons que le travail, si plein de faits, de M. Édelestand Du Méril, *De Virgile l'Enchanteur*, dans ses *Mélanges archéologiques*, Paris, 1850; et la monographie excellente du docteur Th. Creizenach, à Francfort, *Die Aeneis, die vierte Ekloge und die Pharsalia im Mittelalter*, Francfort, 1864.

Romains et même sans eux. C'est pourquoi les fables bretonnes, ayant donné un développement très-riche à ces traditions, durent avoir un succès rapide et général.

Quant à l'Angleterre en particulier, nous avons déjà vu quel fut le point de départ des deux érudits qui, les premiers, répandirent ces fables en dehors de leur lieu de naissance. *Le Brut* de maître Wace, né du produit de leurs travaux, y fut accueilli avec le plus grand intérêt. En peu de temps, quatre auteurs le reproduisirent: Robert de Gloucester et Layamon, en anglo-saxon; Peter Langtoft, un ecclésiastique du Yorkshire, en français; Robert Mannyng, dit de Brunne, d'après le lieu de sa naissance en Lincolnshire, en anglais.

Le plus important de ces poèmes est celui de Layamon (1). Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit

(1) Le prêtre saxon Layamon amplifia *Le Brut* de Wace dans la langue populaire d'alors, qui tient le milieu entre l'anglo-saxon déjà corrompu et l'anglais naissant. D'après les uns, son poème date de 1189; d'après les autres, il ne remonte pas au-delà de 1205. V. Garnett, *Philological Essays*; London, 1859.

Le développement que Layamon donna à l'original fut considérable. *Le Brut* de Wace ne compte que 15,300 vers; le sien en a plus de 32,200. Cependant il faut remarquer que le vers *allitérant* des Anglo-Saxons, dont Layamon se sert encore, sans toutefois lui conserver toute la pureté de sa forme, est plus court que celui employé par le trouvère normand.

Voici, d'ailleurs, ce que Layamon dit lui-même de son procédé d'amplification: « Layamon mit devant lui les livres de saint Bède, de saint Albin et de saint Anstin, de même que celui de maître Wace, et en tourna les feuilles avec délices. Que Dieu le bénisse! De ses doigts il prit une plume et se mit à écrire, à

même les Saxons adopter sans difficulté des fables, en apparence historiques, dans lesquelles leurs ennemis, les Normands, conquérants de leur pays, les représentaient comme des barbares lâches et perfides, vaincus constamment par le noble Arthur et ses preux chevaliers. Cependant le fait est là, et puisqu'il faut tâcher de l'expliquer, j'inclinerais à croire que ce fut l'influence du christianisme qui causa chez un peuple, d'ailleurs fier et indomptable, ce mépris de parvenu pour son propre passé.

Dès lors, on voit l'Angleterre se familiariser de plus en plus avec le mythe troyen comme avec tout ce qui lui vint de l'antiquité et de l'Italie : Boccace trouvera ses imitateurs dans Chaucer, Gower et Hawes; le Dante dans Sackville, Pétrarque dans Surrey, l'Arioste dans Spenser.

Vers la fin du XIV^e siècle, Lygdate, poète de l'école de Chaucer, chanta les destinées des villes de Thèbes et de Troie. Ces deux poèmes, de même que ceux dont nous avons déjà fait mention, offrent de curieux exemples du réalisme avec lequel les écrivains du moyen-âge introduisaient leurs points de vue dans les sujets les plus éloignés. Les événements guerriers, comme les notions religieuses, y prennent la physionomie de faits contemporains. Amphiaratis devient un évêque; Hector combat à cheval. Aux sièges on se sert de gros canons; on y emploie le feu grégeois. L'architecture de la ville de Troie a force détails gothiques; sur son théâtre les choses se

réunir les paroles véritables et à faire un quatrième livre de trois autres. »

passent à la façon des mystères et des miracles. Hector mort, on l'enterre dans la cathédrale devant le maître-autel, et des prêtres disent des messes et prient pour le salut de l'âme du héros. Néanmoins Lygdate n'ignore pas l'existence des poèmes homériques; il blâme même leur auteur à cause de sa partialité pour les Grecs, reproche que lui, descendant des Troyens, évite soigneusement.

Loin de s'éteindre avec les progrès du savoir, dus à la Renaissance, le mythe troyen trouva encore plus de faveur chez les poètes de cette époque, et surtout Spenser, le rival de l'Arioste, lui fit une large part dans son grand poème allégorique, la *Reine des Fées*, dont la naissance coïncide à peu près avec la fin du XVI^e siècle.

Le véritable héros de cette œuvre immense, et cependant inachevée, est le grand roi Arthur, qui ne paraît d'abord que comme chevalier errant. Mêlé à tous les événements du poème, Arthur les relie vaguement entre eux par une espèce d'unité personnelle. Cette glorification d'un héros national et d'origine troyenne ne suffit pas encore au poète : il faut que la fable entière entre dans son œuvre.

Au deuxième livre, le personnage principal, accompagné du chevalier de la Modération, sir Guyon, arrive au château de dame Alma, l'âme humaine, pour le délivrer du siège que les mauvais penchants et désirs y ont mis. Dans ce château se trouvent de vieilles chroniques, dont les chevaliers apprennent le contenu. Ces chroniques rapportent toute l'histoire fabuleuse de l'Angleterre, telle que Geoffroy de Monmouth et Wace la racontent, et le noble Arthur,

qui jusqu'alors ignorait son origine illustre, s'y reconnaît comme le descendant d'une vieille race glorieuse. On y apprend de plus l'histoire de l'empire des Fées, jusqu'à la reine fantastique *Tanaquill*, surnommée *Gloriana*. Par une flatterie adroite, le poète donne à entendre que cet être imaginaire, descendu de ses hauteurs, est devenu la reine Élisabeth, chargée par la Providence de fonder le bonheur et de faire revivre la gloire du peuple britannique. Arthur, personnification de ce peuple, est l'époux que le poète destinait à Gloriana à la fin de son poème.

Dans le même chant, nous rencontrons le nom d'un vieux roi britannique, Hudibras. Spenser en fait un chevalier morose, digne de notre attention pour cette raison que, 70 ans plus tard, le satirique Butler s'emparera de ce personnage pour flétrir en lui les ridicules et les vices des Puritains.

On sait que l'hommage, rendu par Spenser à Gloriana, fut bien reçu à la cour. Le mythe troyen y obtint une espèce de consécration officielle de la part d'une souveraine qui se piquait d'érudition. Mis en rapport direct avec cette princesse, si jalouse de sa dignité, le roi Arthur et ses ascendants durent gagner en considération et en popularité.

Aussi voyons-nous cette fable s'introduire dans un autre poème, presque contemporain et aussi populaire que la *Reine des Fées*, dans le *Polyolbion*, dont les deux parties parurent en 1613 et 1622.

Son auteur, le poète didactique et descriptif Drayton, s'était proposé de donner une description versifiée de l'Angleterre d'alors. Dans trente livres,

son ouvrage interminable contient une espèce de compte-rendu topographique et statistique, auquel se rattachent de très-nombreux épisodes sur des sujets mythologiques; historiques et philosophiques. L'auteur montre à la fois son érudition et sa pédanterie, et la sécheresse de son procédé ne se corrige qu'en partie par la diversité des moyens dont il se sert pour introduire les détails infinis de sa vaste compilation. Entre autres, il fait paraître un grand nombre de personnifications, et dans cette réunion nombreuse d'êtres allégoriques et bavards, ce sont tout naturellement les rivières qui montrent le plus de loquacité. Bien que prolixe outre mesure, Drayton, qui visait à l'exactitude, se serait tenu sur ses gardes contre la fable troyenne, si son authenticité lui avait paru suspecte. Mais, loin de là, il ne laisse échapper aucune occasion d'y faire allusion, et l'extrême considération dont jouissait son poème, contribua puissamment à faire accréditer de plus en plus cette fable.

Mais ce fut par le théâtre qu'elle se répandit le plus. Le public naïf de ce temps dut accueillir avec faveur les sujets qui, sous le prétexte d'une origine illustre, flattaient son amour-propre. Les pièces, tirées de l'histoire romaine en général, et de sa partie relative à l'île d'Albion en particulier, sont très-nombreuses sur le vieux théâtre anglais. On sait combien Shakspeare puisait à cette grande source. Sans parler de Cériolan, de Jules César, d'Antoine et Cléopâtre et du poème épique *Lucrèce*, nous nommons Cymbeline, corruption du nom de Cunobélinus, roi contemporain de Tibère; Périclès, prince de Tyr; le roi Lear; et Troilus et

Cressida. A côté de lui, ce sont Lodge, qui traite le sujet de Marius et Sylla, et Ben Jonson, qui s'empare de Catilina et de Séjan. Après eux, Beaumont et Fletcher mettent en scène Cléopâtre, Valentinien III avec Aëtius, et la reine britannique Bonduca ou Boadicéa avec son vaillant général Caradoc ou Caractacus. Chapman, le traducteur d'Homère, fait une pièce sur César et Pompée, etc.

Pour trouver le premier emploi scénique d'un sujet pris dans la Chronique de Geoffroy de Monmouth, il faut remonter presque aux origines du théâtre anglais. La première pièce originale, régulièrement conçue d'après les modèles anciens, est due, au moins en partie, à Thomas Sackville, lord Buckhurst, grand personnage politique des premiers temps du règne d'Élisabeth. Elle roule sur la discorde entre deux frères, sujet de prédilection des poètes tragiques depuis le théâtre d'Athènes jusqu'à celui de Racine et de Schiller. En voici la fable. Parmi les premiers descendants du Brut, se trouve le roi Gorboduc; il est (soit dit entre parenthèses) l'aïeul de Brennus, ennemi de Rome, que les chroniqueurs revendiquent pour la gloire de la Grande-Bretagne. Gorboduc, sans songer à l'enseignement terrible laissé par un de ses ancêtres, le roi Lear, abdique la couronne et partage le royaume entre ses deux fils, Ferrex et Porrex. Mal conseillés, les jeunes princes, à peine établis dans leurs États, se font la guerre. Ils se rencontrent dans un combat singulier, et le cadet tue l'aîné. Gorboduc se contente de maudire le vainqueur, mais la reine fait mieux : elle assassine Porrex auquel elle avait toujours préféré

son fils aîné. Le couple royal, resté sans enfants, succombe à la fureur de ses sujets révoltés, et la discorde civile ravagera le royaume pendant cinquante ans.

L'intention de l'auteur de cette pièce intéressante est double. D'un côté, Sackville, érudit, cherche à introduire sur la scène naissante de son pays les formes et la manière des tragiques anciens; de l'autre, il lui importe d'offrir un enseignement politique et des conseils de concorde à un peuple qui sortait à peine des maux des guerres civiles et religieuses. L'intention de gagner son public par des allusions flatteuses, ne paraît guère; mais bientôt après elle deviendra un des mobiles pour lesquels les auteurs auront volontiers recours à des sujets de ce genre.

Malgré ses commencements quelque peu classiques, le théâtre anglais prit rapidement un caractère aussi populaire que celui de l'Espagne, et, à ce point de vue, ce sont les deux scènes les plus remarquables de l'Europe moderne. Le genre le plus en vogue auprès du public de Londres était une espèce de mélodrame, assez grossier, auquel Shakspeare sut donner souvent des allures tragiques. Comme la simplicité, dans la construction des théâtres, ne leur permettait pas de flatter les sens du gros du public par des décors féeriques ni par les merveilles dues au machiniste, on les captivait par d'autres moyens. On se servit d'une action riche et variée; on mit en jeu les passions les plus violentes; on fit un fréquent emploi du surnaturel et du merveilleux; on introduisit un peu partout les apparitions, les spectres, les sorcières et les magiciens; enfin on adressa au

public de nombreux compliments qui pouvaient, comme chez Spenser, se combiner avec des éloges hyperboliques, prodigués à l'auguste souveraine.

Un exemple très-curieux de ce genre se trouve dans une pièce de *Greene*, intitulée *Histoire des moines Bacon et Bungay*. Elle est de 1591.

Le poète y met en scène le philosophe naturaliste Rôger Bacon, comme un magicien aussi sago qu'habile; il en fait juste le contraire du Faust, création contemporaine de Marlowe. Après maintes preuves brillantes de son art, qui produisent plus d'un coup de théâtre, le magicien reconnaît la stérilité réelle de ses charmes. Il les abandonne, devient un homme pieux et termine la pièce par une tirade prophétique des plus originales.

« Mon art, y dit-il, me permet de prévoir une époque glorieuse. A cette place, où Brutus a fondé une nouvelle Troie, la plus belle des fleurs épanouira ses feuilles qui projetteront une ombre bien-faisante sur l'île d'Albion. La fleur de Phébus en sera éblouie, l'héliotrope d'Apollon s'inclinera devant elle. L'hyacinthe de Vénus en sera humiliée; l'œillet de Junon y perdra son éclat; le laurier de Pallas, si vert qu'il soit, sera flétri, et la splendeur multicolore de Cérès pâlira, — tout se prosternera devant la rose de Diane. »

Une autre pièce du même genre et basée sur la même tradition, est *La Naissance de Merlin*, par Rowley, qu'on aurait voulu, pendant quelque temps, attribuer à Shakspeare. Elle est du commencement du XVII^e siècle.

L'origine troyenne des Anglais étant devenue pro-

verbiale à cette époque, on considérait les ancêtres de Brutus comme des modèles en toute chose, et surtout dans les exercices qu'on appelait chevaleresques, à tort ou à raison. S'agit-il de faire tomber sous la table un convive, réputé pour son intrépidité devant la bouteille, le personnage comique de la pièce s'écriera :

« Je le griserai, quand ce serait un Troyen ! »

Dans une pièce de Ben Jonson : *Chacun selon son humeur*, imitée des *Adelphi* de Térence, paraît un vieux juge plein de bon sens et de bonne humeur, aimant la joie presque autant que la justice; en un mot, une espèce de personnification du *Merry old England*. Pour reconnaître son mérite par un éloge énergique, un porteur d'eau l'appelle *le plus honnête vieux Troyen de Londres*.

En considérant ces faits, on peut s'expliquer les bizarreries que Shakspeare a introduites dans son drame, si diversement interprété, de *Troilus et Cressida*.

Bien qu'à cette époque l'*Iliade*, traduite d'ailleurs par Chapman, fût suffisamment connue en Angleterre, Shakspeare adopte néanmoins les points de vue des fables du moyen-âge. Pour la partie amoureuse de l'action, il s'appuie sur un poème de Boccace, *Filistrato*, l'homme renversé par l'amour. D'après le nouvelliste italien, Chrysis, dont le nom se corrompt autre part en Cressida et en Griseldis, est la fille du prêtre troyen Calchas. Pour différentes raisons elle est livrée aux Grecs, après avoir eu pour amant le jeune prince Troilus. Désespéré, le fils de Priam se précipite sur ses ennemis, leur tue mille hommes et ne succombe que sous les coups d'Achille.

A côté de cette action, Shakspeare met en scène la partie la plus importante des faits héroïques de l'*Iliade*, mais en montrant une prévention entière contre les Grecs. On sent comme une espèce de parodie quand on le voit faire d'Ajax un brutal maladroit, de Diomède un fanfaron grossier, d'Achille un vantard insolent et poltron. Hector, au contraire, devient un vrai chevalier, digne de s'asseoir à la Table-Ronde du roi Arthur; Achille ne parvient à le tuer qu'en le surprenant désarmé, et à l'aide de nombreux Myrmidons.

Même Schlegel, tout Shakspearomane qu'il est, n'a su comment faire pour louer cette pièce singulière. Si l'on se contente de l'expliquer au lieu de la louer, la tâche devient beaucoup moins ardue. Il faut y voir encore une de ces tentatives heureuses des poètes dramatiques de ce temps, de glorifier leur public dans la personne des ancêtres héroïques que lui a créés la fiction.

Le changement radical qui se produisit en Angleterre à la suite de la révolution puritaine, mit tout naturellement fin à la croyance dans une tradition qui ne trouvait pas de justification dans la Bible des Protestants.

Milton, érudit autant que poète, n'ignore point cette fable. Il y fait même allusion dans la pièce fantastique *Comus* (1). Mais il ne la mentionne, ni dans le *Paradis perdu* ni dans le *Paradis reconquis*, aux endroits où elle aurait pu trouver une place convenable.

(1) Virgin, daughter of Locrine,
Sprung of old Anchise's line.

Dryden qui, tout en protestant de son admiration pour Shakspeare, a refait et corrigé plus d'une de ses pièces, retoucha aussi *Troilus et Cressida*. Il en fit une tragédie pure, accompagnée d'un traité en faveur des théâtres ancien et français : *On the Grounds of Criticism*.

L'esprit critique des temps suivants écarta bientôt complètement toutes ces fables. Pour n'en donner qu'un exemple, voici les quelques paroles dédaigneuses que Gibbon leur accorde dans son *Histoire de la décadence romaine* : « Les colonies fabuleuses des Égyptiens et des Troyens, des Scandinaves et des Espagnols, dit-il, qui flattaient l'orgueil et amusaient la crédulité de nos ancêtres grossiers, ont peu à peu disparu devant les lumières de la science et de la philosophie. »

Cependant il en est resté, et jusqu'à nos jours, un témoignage curieux. Nous voulons parler de deux statues dans l'hôtel-de-ville de la Cité de Londres, qui présentent le troyen Corinèus et son adversaire, le grand Géomagot. Voici ce qu'un écrivain anglais, donnant une description de ces statues, dit à leur sujet :

« Corinèus et Gog Magog étaient deux braves géants doués de forces prodigieuses, qui défendaient vaillamment l'honneur et la liberté de leur pays. La Cité de Londres, en les plaçant dans *Guildhall*, en voulut faire un emblème pour signifier qu'elle défendait ses privilèges, ses droits et ses franchises avec la force et l'intrepidité des géants. Quelque fantastique que soit leur origine, il est certain, et les archives en font foi, que Corinèus et Gog Magog

ont joué un rôle important dans plusieurs cérémonies. Quand Philippe II d'Espagne et Marie Tudor firent leur entrée dans la capitale, les deux géants, qui étaient alors d'un bois léger, furent portés au-devant du cortège et déposés aux deux côtés du pont de Londres. Au couronnement de la reine Élisabeth, la foule vit, au-dessus de la porte du *Temple-Bar*, les deux statues de Corinéus et de Gog Magog, entre lesquels un immense tableau rappelait les cérémonies dans lesquelles ils avaient déjà figuré. Les géants de Guildhall furent consumés dans le grand incendie de 1666. Le peuple en fut consterné. On s'empressa de leur ériger de nouvelles statues, et cette fois on les fit en pierre. Ces statues ont chacune quinze pieds de haut. »

Un recueil périodique anglais, *L'Écho britannique*, de l'année 1835, les décrit de la manière suivante :

« Les deux géants ont le front couronné de lauriers, de longues barbes, de longues ceintures pendantes, des sandales pour chaussures, une lance à la main et une épée au côté. Tous deux ont une espèce de cotte de mailles et sont barbouillés de jaune, de vert et de bleu. Leurs regards semblent s'abaisser avec une certaine fierté dédaigneuse sur les spectateurs qui les contemplant. La seule différence remarquable entre leurs personnes, c'est que l'un a sur les épaules un arc et un carquois, tandis que l'autre appuie sa main gauche sur un bouclier. »

Ainsi, c'est par l'intermédiaire de ces deux images que le souvenir des Troyens s'est perpétué chez le peuple, à Londres. Seulement la tradition biblique, à laquelle le grand Géomagog doit sans doute son

nom chez les chroniqueurs, a pris tout-à-fait le dessus. La foule désigne maintenant les deux compagnons d'armes par les noms de Gog et de Magog. Le nom et le mérite du vaillant Corinéus ne sont plus connus et appréciés que par les antiquaires.

Les temps les plus récents ont fourni deux preuves remarquables de la popularité dont Gog et Magog jouissent encore.

Dickens, le plus original des romanciers actuels de l'Angleterre, les a introduits dans un de ses ouvrages, *Master Humphrey's Clock*. Après un des dîners annuels, donnés par le Lord Mayor dans la grande salle de banquet de *Guildhall*, un des convives s'endort dans une galerie. Se réveillant au milieu de la nuit, il voit la place éclairée d'une lumière surnaturelle. Les deux géants ont quitté leurs piédestaux et, assis confortablement sur la balustrade de la grande croisée gothique, à l'extrémité ouest de l'édifice, ils conversent sur les temps passés. Leur entretien, moitié burlesque, moitié terrible, renferme un de ces épisodes saisissants, par lesquels Dickens sait si bien augmenter l'intérêt de ses romans.

Plus récemment encore, le *Punch*, ce Charivari de Londres, s'est emparé de Gog et de Magog qu'on venait de redorer pour la réception solennelle du prince de Galles après son mariage.

On sait que la Cité de Londres possède toujours des immunités qui la distinguent des autres parties de la capitale. Entre autres, elle exerce sa police comme elle l'entend et, à ce qu'il paraît, elle s'y entend mal; car, à la fête dont nous parlons, le cortège princier, à peine entré dans l'enceinte sacrée,

faillit y être écrasé par la foule, et l'on eut des malheurs à déplorer. Dès lors, *Punch* habille Gog et Magog en *Policemen*, entourés d'une multitude turbulente qu'ils dominent de toute la hauteur de leurs piédestaux et de leurs tailles. Avec des chapeaux ronds d'aujourd'hui, ceints de leurs vieux lauriers, la tunique de service jointe aux cottes de mailles, les massues et les glaives changés en bâtons de *Constables*, les deux gardiens de la ville produisent un effet fort comique. Les barbes tordues, la bouche entr'ouverte, roulant les yeux, ils s'adressent réciproquement le reproche de leur inutilité, accompagné de grimaces effroyables.

Tel a été le sort définitif de cette fable intéressante de l'origine troyenne des Anglais, sort bizarre, moitié sérieux, moitié risible.

Née chez la race la plus poétique du moyen-âge, accueillie avec faveur par une nation jeune et par conséquent vaine et crédule, exploitée avec plus ou moins d'art par les poètes, oubliée ensuite, ou écartée par la critique, elle devient enfin, pour un romancier, le prétexte de raconter une touchante histoire, et pour le caricaturiste, l'occasion de produire une charge excellente.

ÉTUDES

SUR LES

ANTIQUITÉS JURIDIQUES D'ATHÈNES.

LA RESTITUTION DE LA DOT

A ATHÈNES (1),

Par M. Exupère CAILLEMER,

Professeur à la Faculté de Droit de Grenoble,
membre correspondant.

Le sujet que nous nous proposons d'aborder dans cette nouvelle étude sur les antiquités juridiques d'Athènes a déjà plus d'une fois attiré l'attention des historiens du droit. Est-il possible, en effet, de traiter de l'organisation de la famille athénienne sans rechercher quelle fut, au point de vue pécuniaire, la situation de la femme ou de ses représentants au jour de la dissolution du mariage? — Aussi, sans

(1) Ce mémoire a été lu devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 16 novembre 1866; mais il a paru trop exclusivement juridique pour être inséré dans le *Recueil des savants étrangers*. L'Académie s'est bornée à faire imprimer, dans les *Comptes-rendus* de ses séances, une analyse soigneusement faite, à l'exactitude de laquelle nous sommes heureux de pouvoir rendre hommage (*Comptes-rendus des séances de l'année 1866*, p. 375 à 379).